

D'aplomb

Nelly Arcan, *À ciel ouvert*, Paris, Seuil, 2007

Marie-Pascale Huglo

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Huglo, M.-P. (2007). Compte rendu de [D'aplomb / Nelly Arcan, *À ciel ouvert*, Paris, Seuil, 2007]. *Contre-jour*, (14), 143–146.

Nelly Arcan, *À ciel ouvert*, Paris, Seuil, 2007.

Le dernier roman de Nelly Arcan est intéressant à plus d'un titre, et pas seulement parce que les « obsessions qui la tenaillent » sont « criantes d'actualité ». Arcan a l'art de soulever des questions, de pousser au maximum la logique des rapports de force qu'elle met en place. *À ciel ouvert* est un miroir grossissant qui isole et dramatise son sujet de façon efficace. Les trois personnages principaux forment un triangle, deux femmes pour un homme, ce dernier, prénommé Charles, n'étant que le prétexte d'une lutte à mort dont il sera, au bout du compte, la victime. Ce sont les deux femmes que nous suivons de près et scrutons alternativement à la loupe, deux sœurs ennemies, Rose et Julie, qui sont le reflet cruel l'une de l'autre. Arcan installe tout son monde dans un espace restreint, elle fait du roman un véritable huis clos à ciel ouvert. L'histoire se déroule à l'intérieur du périmètre du Plateau à Montréal, nos trois héros fument et sirotent d'un bar branché à l'autre, ils sculptent leur corps au club de gym, se font griller sur le toit de leur immeuble, sont tous dans la trentaine, beaux, à l'aise financièrement, Charles obsédé par les sites pornographiques, Rose et Julie par la chirurgie esthétique. À l'intérieur de cet univers réduit, borné, tiré au cordeau, la guerre entre les deux jeunes femmes s'engage, l'enjeu étant somme toute moins Charles — que Julie « pique » à Rose et que Rose, en retour, cherche à « reprendre » — que l'impératif de plaire coûte que coûte, d'incarner l'image imparable du désir sexuel de l'homme sous peine de devenir invisible, autrement dit inexistante.

L'une des forces de ce roman vient de ce qu'il pousse jusque dans ses derniers retranchements l'impératif de l'image, le mène à la limite de la folie, à la limite, même, du vraisemblable, suivant une logique imperturbable. Cette folie logique trouve, dans l'intrigue romanesque, son indispensable moteur, et l'histoire progresse vers sa fin annoncée sans vaciller, elle va jusqu'*au bout de l'idée*. Car si *À ciel ouvert* est le roman d'une idée, cette idée n'est pas bonnement véhiculée par le roman. Elle prend forme, *se noue* dans une intrigue dont l'avancée inéluctable a quelque chose à voir avec la tragédie. En faisant de l'image une chirurgie, Arcan montre jusqu'où elle entame le corps, l'atteint dans sa « viande ». Nous sommes loin, alors, du topos de l'apparence masquant la véritable nature comme un fond de teint cache les imperfections de la peau. Autre déplacement : l'image qui obsède les personnages n'est pas celle d'un beau visage ni même celle d'une « silhouette » attirante. Elle est sexuée sans détours, résolument anti-érotique. Les deux héroïnes incarnent l'image pornographique par excellence, et leur affrontement les conduit à repousser les limites de la mise à nu : après les usuelles retouches des lèvres et des seins, le sexe féminin est opéré, exhibé, « dégueulé » à ciel ouvert. En faisant de cette ultime mise à nu de Rose une issue fatale, en la contractant dans un oxymore, celui de la « burka de chair », Arcan fait valser les partages convenus entre voilement et dévoilement, oppression et libération de la femme. L'image de la burka, du voile couvrant intégralement la femme musulmane, se greffe à celle de la chair troussée au scalpel de la femme occidentale, elle remet en question nos représentations culturelles. Le corps est politique de part en part, ce qu'Arcan, sans sortir des limites du Plateau Mont-Royal, montre bien.

Ce livre intelligent donne à réfléchir, mais il ne dépasse pourtant pas le bon roman d'idée. L'intrigue et l'écriture sont *mises au service* de l'idée, elles présentent peu de résistance, peu d'énigme, ne parviennent pas vraiment à excéder le sujet dont elles traitent. Le style d'Arcan n'a rien de mièvre, il présente par moments un élan saccageur et un sens de la formule bien sentis, mais cela retombe vite et donne, au total, une écriture inégale, trop convenue, comme si les exigences de la machine romanesque avait amorti cette « méchanceté du langage » dont parlait

Bataille à propos de Queneau, comme si la « chair chaude des mots », pour poursuivre avec Queneau, s'était refroidie. Si Arcan sait, en véritable écrivain, « s'accommoder » aux exigences du genre romanesque, elle le fait au détriment de cette énergie verbale, vitale, qui emporte le morceau. L'histoire, quant à elle, souffre d'une symétrie presque pesante : rien ne dépasse, tout est d'aplomb et trouve sa place. Une fois les pions avancés sur l'échiquier, la machine infernale se met en marche à la manière d'un char d'assaut. Façon comme une autre de progresser, efficace sans l'ombre d'un doute, mais le découpage « chirurgical » de cette histoire bien balancée nuit à l'ardeur narrative capable de déports, de dérives *nécessaires*, qui nous emportent ailleurs sans perdre le fil pour autant.

La construction d'une histoire qui commence et finit sur le même toit, où la brèche qui s'ouvre dans la rambarde dès le premier chapitre est ce par où la fin bascule, n'est pas en soi une tare : il n'y a pas de raison de boudier le plaisir d'une intrigue bien ficelée. Ce qui me gêne, par contre, c'est la grosseur des ficelles. Les nombreuses réflexions sur la beauté et la sexualité tendent ainsi vers le roman à *thèmes*, thèmes dont on semble trop vouloir me montrer la grande pertinence, comme si le miroir grossissant n'y suffisait pas, comme si l'élimination de la différence (et de la confrontation) entre les types de femmes, — qui ne sont pas toutes trentenaires, retouchées et obsédées par l'image — n'était pas assez : « Elle avait envie de parler des images comme des cages, dans un monde où les femmes, de plus en plus nues, de plus en plus photographiées, qui se recouvraient de mensonges, devaient se donner des moyens de plus en plus fantastiques de temps et d'argent, moyens de douleurs, moyens techniques, médicaux, pour se masquer, substituer à leur corps un uniforme voulu infaillible, imperméable, et où elles risquaient, dans le passage du temps, à travers les âges, de basculer du côté des monstres [...]. » Et puis, pour m'en tenir à l'essentiel, il y a Charles. Qu'il soit un faible, je veux bien, mais cela justifie-t-il la faiblesse de son traitement, dont le mécanisme n'est que trop voyant ? Fallait-il en faire un personnage aussi falot pour ménager la surprise du renversement final ? Fallait-il vraiment, pour donner un ancrage à son obsession pour la « viande », l'affubler d'un père boucher et, pour annoncer sa folie, faire de ce père un dément ? La crise de folie (Charles, comme

on dit, pète les plombs) est le moyen trouvé pour dénouer le roman en rameutant le spectre de la victime tragique ; nous refermons le livre avec la conscience que tout était écrit, machiné d'avance. La machination, pourtant, on ne le sent que trop, est celle de la romancière bien plus que du destin, et ce qui bascule par-dessus la rambarde, en même temps que Charles, est cette logique jusque-là tenue *à la limite* de la folie. L'intrigue retombe sur ses pieds, d'aplomb, mais on y perd au change : c'est sur le fil du rasoir qu'Arcan est à son meilleur.

Marie-Pascale Huglo